

Jean-Christophe CAVALLIN

Valet noir

Vers une écologie du récit

Biophilia
ÉDITIONS CORTI

Nous irons au bois

Awe came into him. He knew he was blessed
though he had not asked for blessing.

Ursula K. Le Guin

Mon père avait peur en forêt. Je repense à cette peur à cause de Lévy-Bruhl qui raconte l'initiation du jeune chasseur indien des plaines de Californie¹. Au moment de la puberté, l'enfant quitte le village et s'enfonce dans les solitudes. Il cherche à y intéresser quelque puissance invisible susceptible de l'éduquer. Pour attirer la compassion d'un puissant maître animal, il s'affame, se plaint, fait mine de boiter, s'empêche de dormir. Il a besoin que cet Esprit lui apprenne les paroles du chant qui sera son chant de chasse, fera de lui un grand chasseur, séduira pour lui le gibier.

« Il y a toujours eu, il y aura toujours, à Lectoure, un Homme Vert, qui est le gardien de tous les oiseaux et le maître des bêtes volantes. » (*Contes de la Gascogne*)

¹ Lucien Lévy-Bruhl, *L'Expérience mystique et les symboles des primitifs*, Paris, Dunod, 2014, p. 19.

Mon père était un fils d'immigrés italiens. Ses parents étaient métayers dans une ferme du Lot-et-Garonne. Leur patron était maquignon dans la commune de Fieux. Mes grands-parents gardaient les bêtes et cultivaient le maïs. Tous les soirs après l'école, mon père menait paître les vaches dans le bois de Récaillieu jusqu'à la tombée de la nuit. Il avait huit ou dix ans et la forêt lui faisait peur. Il se terrait sous un arbre, son chien serré contre lui, sur le bord de la Baïse. Il avait peur de la forêt et il avait peur de la nuit. C'était une peur désarmée, analphabète, anonyme. Il craignait aussi qu'une bête éboule la berge boueuse et tombe dans la Baïse. Petits, il nous racontait qu'une vache qui tombe à l'eau ne retourne pas en arrière : elle marche au fond de la rivière et soit se noie au milieu, soit remonte sur l'autre rive. Mes sœurs et moi aimions l'histoire de la vache en apnée. Elle nous plaisait au moins autant que le conte des Princes Cygnes et le disque de Bourvil avec la chanson de *L'Abeille a bu...* Le chagrin nous serrait la gorge quand elle remontait comme un liège, le ventre en l'air et noyée. On poussait des cris de joie quand papa la tirait de l'eau et qu'elle patinait, titubante, les naseaux crachant de la boue, sur la pente de l'autre rive.

Timor di me. – Je repense au jeune Indien parlementant dans la prairie avec des maîtres invisibles et je repense à papa paissant ses vaches dans la nuit. L'enfant Wintu a peur sans doute, mais il n'est pas seul dans les solitudes. Il a peur et il désire. Il sait pourquoi il est ici. Pour séduire un Esprit du lieu qui, s'il ne le dévore pas, lui apprendra qui il est ou comment le devenir. À l'inverse, la peur de papa ne promet aucune maîtrise. Elle est vide et dévastatrice parce que la forêt qu'elle habite n'est plus un lieu familier. Papa y entre par effraction, sans viatique ni sauf-conduit. Il n'a que deux éducateurs : l'Église et l'École publique. L'une ne lit que dans

le ciel, l'autre ne lit que dans les livres. Elles ne cultivent que la culture et refoulent à leurs frontières l'infréquentable « nature » que l'alphabétisation produit comme refoulé à mesure qu'elle se fortifie. Ni l'une ni l'autre ne savent rien ni ne veulent rien savoir des usages de la forêt.

« Il y avait à Aurenque un meunier et une meunière qui avaient une fille unique, pure comme l'or du Calice. Chaque soir, après dîner, ils l'envoyaient garder les vaches dans un pré au bord de l'eau. Comme elle avait peur de la nuit, elle se blottissait dans un saule creux et priait la bonne Vierge en serrant son chien contre sa poitrine. – Une nuit qu'elle prie de la sorte, un démon irrité surgit du saule creux, lui colle une paire de gifles et lui donne un pou pour mari. »

« *But that was in another country; and besides, the wench is dead.* » – Le père et la mère de mon père étaient de jeunes immigrants. Beaucoup trop de frères et de sœurs les avaient chassés de campagnes trop étroites pour les nourrir. En France, durs à l'ouvrage, ils travaillaient sans racines. Ils ne chantaient plus ces litanies lentes qui scandaient le pas du labour dans les champs de Vénétie. Ils ne possédaient pas les champs qu'ils travaillaient – ni matériellement, ni symboliquement : ils n'étaient pas propriétaires et ce n'était pas leur pays. Ils n'avaient pas été nourris des légendes et des coutumes dont le patois de la région colportait les vieux savoirs à la barbe de l'instituteur et au grand dam du curé. Ils travaillaient en silence une terre qui se taisait et, acculé dans la nuit, laissaient un gamin de huit ans trembler d'une peur inculte.

Grands bois, vous m'effrayez comme des cathédrales. ... En sortant des forêts pour défricher les champs et vivre dans des villes, l'homme a démonisé ses vieilles connaissances. Il ne

reconnaît plus leurs « regards familiers ». – Sa hantise de la nature est l'Archange emplumé de feu qu'il a posté au seuil du paradis perdu comme épouvantail à sa nostalgie.

Le cowboy gascon. Quand je repense à papa, à sa peur de la forêt, je pense à l'enfant Wintu du livre de Lévy-Bruhl et je pense, plus près d'ici, à Isidore Escarnot, ce jeune bouvier du Gers qui dicta une bonne partie des contes de la Gascogne que Jean-François Bladé publia en 1886². Isidore était illettré – la dernière génération avant l'instruction publique – et savait par cœur les contes qui couraient par le pays. Il les récitait à son chien quand il gardait ses boeufs sur la rive du Gers. Ces contes lui parlaient des fées qu'on rencontre dans la forêt, de l'Homme vert, des « filles des eaux », du Drac, de la Jambe-Crue qui volait les enfants autour des métairies. Ils lui racontaient l'histoire de Prince et de Valet Noir qui fit sortir de la rivière Sept Vaches d'Or chargées d'écus.

Isidore a peur la nuit, quand il ramène ses vaches et traverse la forêt, mais sa peur est bardée d'histoires. Il sait par cœur ses ennemis. Il connaît leurs noms, leurs astuces. Son savoir des lieux l'immunise. S'il abjurait sa foi dans tous ces invisibles, il ne pourrait plus rien contre eux. On n'a plus moyen de défier une force qu'on dénie. – La peur qu'éprouve Isidore est l'inverse d'un mutisme : c'est la condition d'un dialogue avec les lieux qu'il fréquente et dont les nombreux habitants (bêtes, plantes, esprits, autres créatures) tissent son écologie.

(...) Un héron gris tous les matins pêche en aval du moulin. Il marche lentement dans l'eau, levant très haut ses lon-

² Jean-François Bladé, *Contes populaires de la Gascogne*, in *Les Littératures populaires de toutes les nations*, Paris, Maisonneuve & Leclerc, Tome XX et XXI, 1886.

gues pattes, et décoche son col comme une catapulte. Il a le punch de Bruce Lee, la grâce de Cyd Charisse. Quand je me lève la peur au ventre, en pensant aux pages à écrire, le regarder m'initie. Je l'observe par la fenêtre, mes mains se chauffant au bol, mes idées s'étirant à petites foulées. Avec la fatuité hautaine d'un fakir, il foule le fil de la digue. Son solo silencieux est ma danse des muses.

« Il a fallu que le christianisme vînt chasser ce peuple de faunes, de satyres et de nymphes, pour rendre aux grottes leur silence et aux bois leur rêverie. [...] Le vrai Dieu, en rentrant dans ses œuvres, a donné son immensité à la nature³. » (Chateaubriand)

– Mais ni son instituteur ni le curé de Nérac n'avaient parlé à papa des Demoiselles de la Baïse ni des vaches de Valet Noir surgissant des eaux du Gers bâties de lourds sacs d'écus. Chateaubriand applaudit le génie du christianisme d'avoir dépeuplé la nature des petits dieux du paganisme et d'avoir ainsi rendu les forêts au silence éternel de leur horreur native.

1. Fictions situées

Cette peur est notre lot. Nous avons peur du monde autour et du monde devant nous. Une peur profonde et sans nom que l'on baptise au hasard de tous les alibis qu'on trouve. Pour raconter cette peur, nous n'avons qu'un type de récits : les récits de « mise à distance⁴ » (Starhawk). Nous disons apocalypse, anthropocène, effondrement. Tous ces scénarios

³ Chateaubriand, *Génie du christianisme*, Paris, Garnier Frères, 1828, p. 222.

⁴ Starhawk, *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique* (trad. Morbic), Paris, Cambourakis, 2015, pp. 40-48.